



HAL
open science

Des bouts de ficelles et des métiers impossibles

Frédérique Lerbet-Sereni

► **To cite this version:**

| Frédérique Lerbet-Sereni. Des bouts de ficelles et des métiers impossibles. 2025. halshs-04952813

HAL Id: halshs-04952813

<https://shs.hal.science/halshs-04952813v1>

Preprint submitted on 17 Feb 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Des bouts de ficelle et des métiers impossibles

Mon propos sera construit en quatre temps dépliant ce titre ainsi que celui de la journée d'études : la question de l'impossible comme ressort pédagogique et heuristique pour des bouts de ficelles à (s)'inventer ; l'anthropocène comme « bonne nouvelle » catastrophique succédant à celles du XXème siècle et les considérations éducatives qu'elles ont suscitées ; la faille/catastrophe humaniste pour se faire terrien en corps/esprit. Tchouang-tseu, rendu accessible par Jean François Billeter, jalonna ce chemin.

Il n'existe pas d'objet de recherche en Sciences Humaines, puisque le sujet chercheur est toujours concerné par/impliqué dans/a l'expérience de/est éprouvé par ce qui le préoccupe en recherche. Il est impossible de le regarder comme absolument extérieur à soi, objectivement, tel un objet (le seul objet serait la mort, sans relation relatable). Il existe des embarras de chercheur, et notre travail consiste à ne pas nous en débarrasser. De fait, les étudier c'est s'étudier soi-même, ce qui transforme notre propre regard et notre savoir sur l'embarras, ce qui transforme le sujet chercheur, ce qui..., telles des ouvertures qui entrelacent et des entrelacs qui ouvrent.

En écho aux trois métiers impossibles rappelés par Freud (le soin, le politique et l'éducation), on n'agit pas sur l'autre en direct cognitif, ni en direct relationnel ; on ne manipule pas une matière inerte (à supposer d'ailleurs que la terre du sculpteur serait inerte). Ces métiers sont sous le sceau de l'impossible à contrôler, de l'impossible à maîtriser, de l'impossible à savoir (ce qui va se passer, ce qui se passe, ce qui a agi). Le chercheur se transforme de sa recherche, le médecin de sa clinique, le politique de ses décisions, l'éducateur de sa pratique : bref, nos autres nous décalent, nous ouvrent, nous embarquent, quelques fois. On peut voir là les dérives naturelles de Varela (L'inscription corporelle de l'esprit) ici dérives relationnelles naturelles, quand on laisse pousser ce qui nous pousse, l'un avec l'autre : on s'aventure.

Si la recherche porte sur des objets, le chercheur est un expert.

S'il s'agit d'embarras, je vois plutôt ce qui renverrait à l'honnête homme du XVIIème : soucieux de culture, de savoirs, s'efforçant de prendre en compte l'universalité dans son foisonnement de regards (appelons cela complexité et multiréférentialité) et certain de ne jamais tout embrasser, sans pour autant renoncer à sa quête.

Si on campe en expertise-objet, on est armé de statistiques, d'imageries, de techniques, de calembres, d'algorithmes, de réponses, de savoirs-modèles à appliquer.

Si l'embarras de l'honnête homme nous stimule davantage, nous vivons en questions, en problématisations, en interprétations, en réflexivité, autant de vertiges incommensurables. Le non-savoir grand ouvert devient le moteur des embarras, pour les embarrasser aussi densément que possible. Me revient là une phrase de Varela qui dit que la science progressera quand elle cessera de vouloir apporter de nouvelles réponses à de vieilles questions, mais qu'elle saura poser au monde de nouvelles questions. S'embarrasser de neuf, en quelque sorte.

A travers l'image de l'honnête homme, de l'humaniste, opposé à l'expert, je veux dire que la recherche, comme les trois métiers impossibles, est une pratique humanisante, un « s'humaniser » continu et infini, puisqu'il s'auto alimente de s'altérer et donc de se transformer de ses in-possibles.

Comment cela s'opère-t-il ? Par des bouts de ficelle, pour reprendre l'expression de D. Haraway (<https://leseditionsdesmondesaffaire.net/produit/vivre-avec-le-trouble/>). C'est là notre plus sûre ressource : des tissages chaque fois singuliers, de hasard souvent, hasard d'émergences que l'on parvient ou non à emprunter, tissages de ce qui nous est donné à vivre avec nos autres, quels qu'ils soient, bestioles humaines et non-humaines. On se bricole des re-trouvailles, y compris avec les savoirs : l'espace pédagogique serait cet espace physique et mental de ces re-trouvailles continuellement partagées, où auto-poïèse (F. Varela) et sympoïèse (D. Haraway) figurent les deux faces de la même médaille. Cela sonne un peu comme une perspective idéale, mais c'est pourtant ce dont nous faisons l'expérience, si nous voulons bien un peu arrêter de nous raconter que nous savons (le vrai, le bon, le juste, le beau).

• *

*

L'anthropocène serait cette catastrophique bonne nouvelle qui ne nous permettrait plus de faire autrement, de prétendre qu'un enseignant sait et professe son savoir pour qu'un étudiant s'en serve demain, puisque demain est un mur commun à affronter ensemble et peut-être à franchir, à moins que... Pour illustrer mon propos, je vais prendre appui sur les catastrophes du XXème siècle et celle-ci, du XXIème, qui ont stimulé comme ceci ou comme cela, la réflexion éducative.

Depuis le début du XXème siècle, les événements terribles ont toujours généré la même question : comment éduquer pour que plus jamais...

Comment éduquer pour que plus jamais la boucherie de 14, qui a vu les jeunes hommes du pays partir se faire tuer sans résister ? L'école de la IIIème République, si elle avait instruit, n'avait pas contribué à l'éveil critique citoyen. C. Freinet, et ses prolongateurs de la pédagogie institutionnelle (F. Oury, A. Vasquez puis F. Imbert, par exemple) proposeront des pratiques alternatives, où le groupe-classe, et non plus le seul maître, devient une ressource d'apprentissages (cognitifs, sociaux, émotionnels, axiologiques) pour chacun. Sous certaines conditions les institutions sont enseignantes (l'organisation relationnelle de la classe pour l'éducation) et soignantes (les relations soignants-patients, soignants-soignants, patients-patients ; la structuration des espaces et des temps) en psychiatrie (J. Oury).

Comment éduquer pour que plus jamais l'horreur des camps de la seconde guerre mondiale ? Qu'est-ce qu'un bourreau, comment ne pas le devenir soi-même ? H. Arendt répondra par la thèse de la banalité du mal que l'absence de pensée caractérise, et verra dans l'universalité des savoirs enseignés la condition nécessaire à la possibilité de penser (par soi-même). C.R. Rogers, connu par le mal traduit « non-directivité » prend une position qui peut sembler opposée à Arendt, puisque les savoirs sont à ses yeux produits par le sujet apprenant et non propriété de l'enseignant. Dès lors, dira-t-il, « tout enseignement est au mieux inutile, au pire nuisible », donnant l'illusion de savoir alors qu'ils n'ont pas été produits. Les formations à et par la recherche, dès lors qu'elles ne bégayent pas la recherche de l'enseignant, s'inscrivent dans cette ligne.

Comment éduquer pour que plus jamais les attentats de 2015 ? Sans que le lien de cause à effet puisse s'établir, au moins pouvons-nous reconnaître certaines concomitances, au regard de ce qui s'impose avec force depuis ces années-là : montée des technostructures de contrôle (y compris de la recherche) ; domination de l'économie sur la science (les compétences en lieu et place des savoirs) ; les neurosciences comme promesse d'y voir clair jusqu'au tréfonds de ce foutu cerveau et de pouvoir le programmer comme un algorithme, ...

Comment éduquer pour que plus jamais Samuel Paty ? Par la mise au pas des consciences à travers le SNU, et un uniforme en prime.

Aujourd'hui, en anthropocène, la question se transforme : à la formule habituelle « comment éduquer pour que plus jamais ceci, ou cela », se substituerait alors une autre du type : « comment faire pour que pas ce futur » (celui de la sixième extinction de masse que nous avons, nous les humains, fabriquée). Comment répondons-nous ? En tuant les collectifs gênants (cf. « Les soulèvements de la terre ») ; en imposant des MOOC (sur le climat et l'énergie), le tri des déchets, l'Intelligence Artificielle. Sincèrement, si les MOOC pouvaient sauver l'humanité, le péril serait bien maigre. Nous voilà à parité avec les algorithmes : eux comme nous, machines à traiter de l'information. Mais nous sommes d'emblée des machines ratées, puisque nous commettons des erreurs...que la machine corrige, et note. Pourtant Tchouang-tseu (<https://www.editions-allia.com/fr/livre/11/lecons-sur-tchouang-tseu>) en touchait déjà deux mots au IV^{ème} siècle avant JC¹ : « Vos embarras cesseraient si vous vous teniez près du commencement des phénomènes et si vous traitiez les choses en choses au lieu de vous laisser traiter en choses par les choses ».

En un siècle, les théories et techniques pédagogiques tendent ainsi à déshumaniser l'humain et les humains, à réprimer les collectifs au nom de l'individualisation des apprentissages au profit d'un agent économique compétent (c'est-à-dire adapté à la catastrophe et prêt à y contribuer à son tour : toujours plus de la même chose, en somme. Le hors-sol, c'est-à-dire hors corps et hors chair, de la dématérialisation (qui suppose d'ailleurs beaucoup de matériel) où les échanges se passent hors-voix, hors-parole et sont contenus par et dans des programmes numériques : comment

¹ p 108

imaginer plus fermé, plus pré-déterminé, plus robotisant, moins ouvert ? On attend ainsi que la même vision technophile qui a généré l'anthropocène nous en sorte. J'aime bien les *pharmakon*, en général, et ce sont souvent eux qui nous guident vers de nouvelles questions. Mais je ressens plutôt là une incommensurabilité infranchissable, quand des MOOC deviendraient remède pour des milliers de personnes qui meurent sous un soleil devenu trop chaud ou par les nouvelles pollutions, les inondations, les méga feux, etc. Sincèrement, je ne sais plus de quoi on parle quand on parle de MOOC pour enseigner l'anthropocène. Ni de quel anthropocène on parle. Ni de quel humain, de quel vivant on parle.

Si je considère donc l'anthropocène comme une chance, quel pourrait être l'humain en sommeil, perdu de vue, qu'il viendrait réveiller ? Tchouang-tseu va m'être là un appui précieux, ponctuant, imageant, rythmant les formes enseignantes que l'anthropocène contient, tant ses histoires en parlent et peuvent nous parler. Elles demandent parfois de gros efforts pour apprendre, à notre tour, à régresser jusqu'à ces débuts de l'éprouvé qu'il propose et dont il témoigne, recouverts, aveuglés, englués que nous sommes de nos savoirs, savoirs savants et savoirs d'habitudes (où l'expérience est devenue idéologie et vérité) et prisonniers aussi que nous sommes de notre volonté de contrôle et de maîtrise sur le cours de nos choses, afin d'empêcher nos échappements, nos divagations, ne pas perdre de temps, être efficace. Il s'agit des pages 110-111-112 du Tchouang-tseu, toujours via Billeter :

« Voyageant vers l'est, quand il eut passé sous les branches du Fou-yao, Général Nuage tomba sur Grand Caché qui se tapait les cuisses en sautillant comme un moineau. A ce spectacle, il s'arrêta net et ne bougea plus : « Qui êtes-vous ? Que faites-vous là ? » demanda le général. « Je m'amuse », répondit l'autre sans cesser de se taper les cuisses et de sautiller comme un moineau. « Permettez que je vous pose une question », fit le général. « Ah ? » fit Grand Caché en relevant la tête et en le regardant [un instant]. « Les souffles du Ciel ne sont plus en harmonie, déclara le général, ceux de la Terre s'embrouillent et se nouent ; les six souffles sont déréglés, les quatre saisons ne suivent plus leur rythme. J'aimerais réaccorder les essences des six souffles afin que toutes les créatures prospèrent. Comment faut-il que je m'y prenne ? » Se tapant toujours les cuisses et sautillant comme devant, Grand Caché branla la tête et dit : « Je n'en ai pas la moindre idée ! pas la moindre idée ! » Le général n'en obtint pas davantage. (...) Quand on brouille la trame des

choses et qu'on viole les dispositions naturelles des êtres, l'obscur nature ne peut agir. Les quadrupèdes se dispersent, les oiseaux crient la nuit, des fléaux touchent les plantes, des plaies frappent les insectes. Voilà ce qui arrive quand l'homme prétend mettre de l'ordre. ».

Ainsi Tchouang-tseu se faisait-il, il y 25 siècles, visionnaire de l'hybris humain, grand ordonnateur du désordre des bestioles, des plantes, du monde.

• *

•

Pour finir, je vais partager avec vous mes errements en anthropocène, par le prisme des enjeux relationnels puisque c'est là mon embarras de chercheur depuis 40 ans. Voici donc mes bouts de ficelles, entre humaine, terrienne, et terrestre.

Au début, quand j'étais aussi humaine que possible (et c'était vraiment quelque chose de très important pour moi, cette constante visée humaniste, à chaque instant), j'étais en effet un peu hors-sol sans le savoir. Dans ma thèse, la relation est « attrapée » par le seul prisme du langage, de l'énonciation, à travers un dialogue entre deux frères en train de jouer. Cela m'a amenée à une complexification systémique de l'interaction comme **inter-trans-co-action**, modélisation ensuite bienvenue pour travailler les dynamiques paradoxales de la relation pédagogique. Je m'effraie moi-même *a posteriori* quand je vois qu'aujourd'hui, on ne se parle plus, mais on « interagit » avec tel ou tel (SMS, Email, plateforme dite collaborative...).

Lorsque j'ai glissé de la relation pédagogique à la **relation** d'accompagnement, j'étais plus qu'humaine (ou moins humaine) et déjà terrienne, sans encore le savoir : cela s'est passé via le mythe et l'imaginaire pour dé-rationaliser mon regard de chercheur. Puis l'aventure au-delà, ou en-deçà, du langage s'est poursuivie par une prégnance du corps : le corps du chercheur est touché (en ce qui me concerne par le mythe d'Antigone) et se perçoit comme vivant de se laisser être touché, et de toucher lui aussi. J'ai pu écrire en sensibilité, et plus seulement en raison raisonnée souvent proche de processus de rationalisations idéologiquement rassurants. Avec Antigone, j'ai ainsi été touchée, parfois ébranlée, éprouvant

comme une sorte de confusion, mais sans effroi. Ces étranges mélanges peu élucidables ont peu à peu repris une forme de pensée, de pensée renouvelée de l'accompagnement, et de la relation comme incarnée s'incarnant. A nouveau ici, Tchouang-tseu peut aider à identifier de quoi il s'agit (ce passage termine l'extrait présenté précédemment)² :

« Abandonne ton corps et tes membres, écarte ton ouïe et ta vue, laisse-toi sombrer en oubliant tout, fonds-toi dans l'indistinct ; détache-toi de toute intention, laisse aller ton esprit, reste là tout effaré et toutes les choses retourneront à leur fond, elles le feront sans que tu t'en aperçoives. Reste dans cet état de confusion, n'en sors pas jusqu'à la fin de tes jours ; si tu cherches à le comprendre, de ce fait tu en sortiras. Ne te soucie pas de son nom, ne cherche pas à savoir de quoi il a l'air et toutes les choses vivront leur vie propre ».

Quand ensuite je fus plus lucidement terrienne, c'est-à-dire lorsque j'ai compris que le transhumanisme s'origine dans l'humanisme faute de corps, j'ai repris pied, atterri du hors-sol, et joyeusement rencontré les bestioles non humaines et les plantes. J'ai pu alors sentir des vibrations nouvelles me nourrir, d'un autre ordre que ce que l'on nomme relation (aux mondes, ou aux autres, ou à soi). J'ai commencé à bricoler cette entrée en terrienne pour le colloque de l'AFIRSE en 2021 sur l'anthropocène (<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-03829298>) en considérant : 1) qu'il s'agissait de **lien** et non plus de relation (peut-être parce que ce serait hors champ du langage ?) 2) qu'être en-sol, en-la-terre, ne relève plus d'une quête d'élévation intellectuelle enrichissante, mais pourrait aussi trouver sa régénération, son énergie, dans les forces chtoniennes, celles qui nous viennent de notre en-dessous, des entrailles de la terre aux nôtres. Ce lien déjà-là serait comme le fonds, en-deçà, puissant, parfois actualisé en relation, parfois non. Une relation continuée et sans vis-à-vis : un lien. L'humain n'est plus seulement debout ancré. Il vibre de /avec le vivant de ce lien commun, disons originel : tout autant poussière d'étoile (H. Reeves, <https://www.seuil.com/ouvrage/poussieres-d-etoiles-hubert-reeves/9782020973182>) qu'éponge (B. Morizot, <https://www.actes-sud.fr/catalogue/sciences-humaines-et-sociales-sciences/manieres-detre-vivant>) ou iceberg (O. Remaud, <https://www.actes-sud.fr/catalogue/sciences-humaines-et->

² P. 113

[sociales-sciences/penser-comme-un-iceberg](#)) dont les caractéristiques disent le vivant (il se déplace, il engendre d'autres glaciers, il meurt ; il se fendille et craque aussi).

Je suis terrienne puisque la vie de la terre grouille en moi et je m'efforce de penser et vivre en relations, sur fond de ce lien commun. Le corps n'est plus seulement touché, il se laisse envahir, et quelque chose d'autre se passe, qui transforme la pensée. Dans un autre ouvrage, Billeter *Un paradigme*, p. 12) déroule ainsi cette unité corps/esprit : « Je confie au *corps* le soin de former des idées. Le *corps* est dans ces moments-là un *vide*. Il est un *vide actif* parce que c'est de lui que surgissent les idées. Quand elles sont mûres, il les livre à la conscience qui se borne à les recevoir. (...) J'appelle « corps » toute l'activité non consciente qui *porte* mon activité consciente et d'où *surgit* le mot manquant ou l'idée nouvelle. Lorsque j'agirai, j'appellerai « corps » l'ensemble des énergies qui nourriront et soutiendront mon action. ».

Et voilà que de reprendre ce fil aujourd'hui, j'ai essayé de ne pas m'en tenir là, et tenté d'avancer un peu avec quelque chose qui m'embarrassait depuis peu, que je vous propose ainsi : suis-je terrienne ou terrestre ? Ou encore : que se passe-t-il quand je me ressens terrestre plutôt que terrienne, la terrienne s'érigant encore debout-en-son-sol ? Les termes d'accueil (du monde en moi), de disponibilité, d'ouverture ne conviennent plus. Il s'agirait plutôt de quelque chose de l'ordre de la porosité, du troué, du vacant, de l'évanescent. Le corps n'est plus une entité identifiable comme un corps propre qui saurait s'éprouver, se laisser faire, et se recomposer en métamorphoses, mais sa porosité le rend sans forme, et l'étend. Il habite la terre non plus debout, dans la glèbe première et ultime de son humus. Il se fait horizontalité rampante et flottante, traversé par ce qui le rencontre, ce qu'il trouve, touche, sans le retenir, sans s'en servir. Désubstantialisé, désobjectivé, désenveloppé, dépris de tout égo ou identité y compris collective, le terrestre devient tout simplement vivant, dans toute la respons(h)abilité (Haraway) que cela signifie, à l'égard de ce qu'il croise. Il ne s'agit plus de parler aux oiseaux (comme Antigone) mais de parler en oiseau, en lac, en glacier (savoir craquer) : parler sans

articuler, sans son, même. ³ Je n'y suis pas encore, tout empêtrée que je suis bien souvent dans le langage qui s'argumente au lieu de se taire, mais ça vibre bizarrement, déjà. Cela ressemble à quelque chose comme le régime (au sens du régime d'activité de Billeter) du « sans » : sans relation, sans corps, sans forme, sans esprit, sans temps, sans intérêt, sans intention, sans entrave, sans contrôle.... La puissante légèreté du vide et du rien.

A nouveau, j'ai besoin de Tchouang-tseu pour mieux exprimer ce qui m'anime (p.80-81) :

« - J'ai fait des progrès, dit Yen Houei.

- Comment cela ? demanda Confucius
- J'oublie la bonté et la justice, répondit Yen Houei.
- C'est bien, remarqua Confucius, mais cela ne suffit pas.

Lorsqu'ils se revirent, Yen Houei dit :

- J'ai fait des progrès.
- Comment cela ? s'enquit Confucius.
- J'oublie les rites et la musique, expliqua Yen Houei.
- C'est bien, observa Confucius, mais cela ne suffit pas.

Lorsqu'ils se revirent, Yen Houei dit encore :

- J'ai fait des progrès.
- Comment cela ? demanda Confucius
- Je puis rester assis dans l'oubli, répondit Yen Houei.
- Que veux-tu dire par là ? demanda Confucius intrigué.
- Je laisse aller mes membres, je congédie la vue et l'ouïe, je perds conscience de moi-même et des choses, je suis complètement désentravé : voilà ce que j'appelle être assis dans l'oubli.

Confucius déclara : Si tu es sans entrave, tu n'as plus de préjugés favorables [ou défavorables]. Si tu épouses les [métamorphoses](#) de la réalité, tu n'es plus soumis à

³Ces silences animés relèvent-ils de la transe comme Lala Managau en a parlé tout à l'heure ?

aucune contrainte. Te voilà devenu un sage. Souffre que moi, Ts'ieou, je devienne ton disciple. »⁴

On dirait bien qu'en nos drôles de temps, on cherche à augmenter la réalité parce qu'on ne sait plus la rencontrer et faire un avec elle, dans sa crudité, sa nudité, sa présence indéfectible.

La pédagogie comme art de la relation ? Ce fut mon plaidoyer, avec l'accompagnement comme histoires de corps, de sensations, de chair, de mort. S'il s'agit d'un art du lien, de cette horizontalité démembrée, désarticulée, décérébrée, désintentionnalisée, c'est l'idée même de pédagogie qui disparaît : l'autre s'est effacé, comme moi-même. Ainsi nous trouvons-nous, bestioles parmi toutes les bestioles. Et nous verrons bien ce que nous y trouvons, de se trouver ainsi, absolument désentravés dirait Tchouang-tseu. C'est ce que « s'éduquer » pourrait signifier, où l'anthropocène comme réalité partagée devient notre éducateur.

⁴La même idée se trouve aussi exprimée par la formule le « jeûne de l'esprit », ailleurs dans le Tchouang-tseu.